

ment plus indépendant et plus libéral que l'école démocratique tout entière, M. Le Play. N'est-il pas vrai que la constitution de la famille périlite, que la propriété, que le travail, que la société en souffrent ; que la science ne s'en occupe pas ou s'en occupe à rebours et qu'il y faudrait pourvoir et d'urgence par les lois, par la persuasion, par les mœurs ? Eh bien ! le P. Félix professe une doctrine semblable, plus énergique et plus douce tout ensemble, mais aussi résolue. Le *Siècle* récusera-t-il M. Le Play ? Et si M. Le Play n'a pas tort, le P. Félix a raison !

On le voit donc : chacune des accusations si graves de l'illustre conférencier est justifiée par les aveux ou les dénégations de l'économiste du *Siècle*. C'est la plus éclatante satisfaction que pût recevoir la vérité.

A l'égoïsme de la secte, le P. Félix a opposé l'abnégation, le patronage, la fraternité que l'Eglise enseigne, et dont seule elle a le secret. Au paupérisme, au "misérabilisme" du corps et de l'âme, il a opposé la pauvreté volontaire, celle des religieux et des religieuses qui ont fait vœu de ne rien posséder pour enrichir les indigents et augmenter la richesse générale. Aux exploitations, aux cruautés, aux haines de la concurrence sans limites et de la production sans entraves, il a opposé la résignation et le sacrifice, que la science ne saurait inventer ni imposer, mais que le Dieu du Calvaire a apportés au monde, et dont la science, qui profite du bienfait, devrait au moins tenir compte.

La résignation ? Ici, le *Siècle* est tombé dans un accès d'irritation qui fait à son ignorance une honte indescriptible. Il a osé prétendre que la résignation chrétienne n'était autre chose que la fata-

lisme mahométan, et il a mis sur la même ligne le "jésuite et le muphti."

La comparaison est peut-être de celle qui ont un succès fou parmi les beaux esprits que courtise le *Siècle* : tant pis pour eux ! Mais, non ! Même aux lieux favoris où se médite la feuille démocratique, on n'en est pas arrivé à confondre l'énergique et volontaire soumission de l'homme libre et les sacrifices de l'âme chrétienne à la stupide dégradation et au muet désespoir de l'esclave qui se courbe et meurt sous l'impitoyable fatalité !

La résignation est virile, le fatalisme est lâche ; la résignation accepte le malheur et en triomphe par sa confiance dans la justice, le fatalisme s'abandonne, sans lutte et sans espérance ; la résignation compte sur Dieu, le fatalisme s'abîme dans le néant.

Il n'est pas permis de ne pas savoir ces choses et nous ne connaissons pas de plus cruelle injure à adresser à une conscience droite que de supposer qu'elle est capable de les ignorer.

Donc, le *Siècle* se calomnie, il calomnie ceux qui le lisent. La résignation et le sacrifice sont encore, grâce au ciel, des vertus françaises et des vertus populaires. C'est la résignation et c'est le sacrifice qui engagent le soldat à affronter gaiement les périls obscurs qui l'entourent ; qui relèvent le front de l'ouvrier courbé sur un travail ingrat ; qui animent la mère au berceau de ses enfants ; qui relèvent le pauvre sur la paille de sa mansarde ! Si, par malheur la résignation et le sacrifice disparaissaient du monde, la société ne serait plus qu'une caverne de bêtes féroces dont la moitié riverait l'autre à des chaînes qui ne tarderaient pas à être brisées de rage.

Au nom de l'humanité, au nom